



HAL
open science

Le hasard dans l’histoire : Lukács

Vincent Charbonnier

► **To cite this version:**

| Vincent Charbonnier. Le hasard dans l’histoire : Lukács. 2019. hal-02134789v1

HAL Id: hal-02134789

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-02134789v1>

Preprint submitted on 20 May 2019 (v1), last revised 3 Sep 2019 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le hasard dans l'histoire : Lukács

Vincent Charbonnier, Université Toulouse 2 Jean-Jaurès, ERRAPHIS

La philosophie des Lumières installe durablement l'idée que l'histoire a un sens, qu'elle manifeste un progrès irréversible des connaissances et des mœurs. Le XIXe siècle, avec Hegel puis Marx, fixe pour longtemps le principe d'un déterminisme historique, qu'il s'agisse d'une causalité spirituelle ou matérielle. L'idée de hasard a peu de crédit dans cette configuration. Les bouleversements imprévisibles des guerres mondiales, des révolutions et des contre-révolutions qui ont ponctué les XXe et XXIe siècles obligent pourtant les penseurs à introduire l'idée de tournants aléatoires qui auraient pu ne pas avoir lieu, notamment en prenant en compte les incertitudes des décisions politiques. Il est donc nécessaire de faire un retour sur les événements et les théories pour y déceler les éléments d'une présence (fugace ou affirmée) du hasard.

Ce que nous appelons hasard n'est et ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu.

Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs*,
art. « Atomes » (1770) *

Et vero incivile est, nisi tota Lege inspecta judicare, ut ajunt Jure consulti
[Il est en effet injuste, comme disent les juristes, de juger avant
d'avoir examiné la loi toute entière]

Leibniz, *De rerum originatione radicali* (1697) **

Remerciements

Caractère schématique/et peut-être inachevé du propos —> thèse à finir.

Parler de « hasard dans l'histoire » pose au moins deux questions :

1/ celle de l'histoire et plus précisément de savoir si elle a un « sens » et si oui quel peut-il être, càd à nouveau, deux questions :

- a) celle de son orientation/direction
- b) celle de sa signification, des signes qui instruisent de sa visée (de son orientation).

Cette première question peut être reformuler comme celle de l'existence, ou non, d'une nécessité historique, entendue comme une force ou une puissance déterminée et implacable à laquelle il est impossible de s'opposer, autrement dit, une forme d'irréversibilité. Cela implique alors, en toute nécessité aurais-je envie de dire, l'idée, sinon d'un terme au moins d'un point d'aboutissement ou d'arrivée de l'histoire, et réciproquement l'idée d'une cause, d'une détermination de son mouvement.

Du coup, c'est aussi la question de l'histoire qui est posée. Car ce n'est pas tant une chose, qu'un mouvement ou mieux un processus, tous deux historiques d'ailleurs, de telle sorte que l'histoire aussi est *historique* finalement.

La question qui surgit alors De quoi l'histoire est-elle le nom ?

Communication au colloque, *Le hasard dans l'histoire*, organisé par l'Académie polonaise des sciences de Paris (PAN), le Groupe d'études du matérialisme rationnel (GEMR), avec le soutien de la Fondation Gabriel Péri et de la revue *La Pensée*, Paris, Académie polonaise des sciences, 12, 13 et 14 février 2019.

* Voltaire, *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 2008, t. 39, p. 198.

** Leibniz, *Opusculs philosophiques choisis*, Paris, Vrin, 1978, p. 89.

L'histoire renvoie à plusieurs niveaux du réel et désigne plusieurs choses concourantes, l'humanité, le monde, la nature, leur transformation et la prise de conscience de ce vaste mouvement.

- a) Dans son acception la plus courante, l'histoire désigne une activité spécifiquement humaine (sociale, culturelle, ethnique, linguistique, etc.), *historiquement déterminée* d'ailleurs, de connaissance et/ou de relation des événements du passé, des faits relatifs à l'évolution de l'humanité, du monde, de la nature, d'un groupe social ou d'une activité humaine, dignes ou jugés dignes de mémoire, d'être retenus pr è. transmis
- b) De manière corrélative, elle désigne la science et la méthode permettant de reconstituer cette évolution, mais aussi d'en rechercher et d'en assigner les causes, et de transmettre ces connaissances. À cet égard, et toujours d'un point de vue socio-humain, l'histoire est un savoir unitaire ou une science totalisante, au sens du « fait social total » de Mauss, en ce qu'elle ne peut pas ne pas envisager toutes les dimensions d'une réalité humaine, qui est tout à la fois circonscrite par et pour son investigation scientifique, une réalité dont elle veut rendre compte, de sa « situation » historico-spatio-temporelle comme de son évolution.
- c) L'histoire désigne enfin, c'est sans doute la grande novation de Marx, la réalité ontologique, matérielle et pratique de *toute* existence humaine, qui est une réalité socio-biologique historique et déterminée par un/des milieu(x), c'est-à-dire un espace-temps historiquement déterminé qui ne cesse d'évoluer selon cette double dimension de l'espace et du temps

2/ la seconde question est celle du hasard bien sûr, dont l'étymologie est controversée et qui désigne plusieurs choses.

- a) en 1^{er} lieu, un jeu de dés en usage au MA et précise le lexicographe, un coup heureux à ce jeu (le six) puis le risque, la circonstance périlleuse
- b) en 2nd lieu, il désigne, en son sens moderne, qui est le plus courant, un cas, un événement fortuit, un concours de circonstances inattendu et inexplicable ou une cause fictive de ce qui arrive sans raison apparente ou explicable. Citation de Voltaire.

Poser la question du hasard dans l'histoire c'est en particulier interroger l'idée d'un sens de l'histoire selon la double valence sémantique indiquées plus tôt et donc poser la question de l'aléatoire, de l'incertitude, en bref du non-nécessaire dans le processus historique.

Pour ce qui concerne Lukács, question s'est révélée plus compliquée que je ne l'avais initialement imaginé car l'histoire est tout à la fois une question prégnante dans sa réflexion et une réalité diffuse dans son œuvre. L'histoire en effet, est à la fois un outil de la connaissance et une réalité ontologique, en précisant que sa conception de l'histoire a évolué, elle s'est transformée au cours de sa réflexion et d'une vie, théorique et politique tumultueuse.

Pour le dire vite et de manière délibérément schématique, il est passé d'une conception « idéaliste », trans-figurative, tout à la fois esthétique-littéraire et politique (la TR et HCC) à une conception plus matérialiste de l'histoire dans un sens que je vais préciser – *Vision aristocratique et vision démocratique du monde, 1946/1947 ; Les tâches de la philosophie marxiste dans la nouvelle*

démocratie (1947/1948) ; la DR –, une conception qu’il renouvellera dans l’OES avec l’idée que le hasard, la contingence sont immanents à l’histoire, au sens qu’ils sont conditionnés par le processus objectif du réel, qui définit des possibles, qu’en somme, c’est l’humanité qui produit le hasard et la contingence.

En somme, pour Lukács, l’histoire est fondamentalement un processus irréversible, autrement dit encore un progrès au sens neutre et objectif du terme, une progression.

Avant de revenir plus précisément sur la conception de l’histoire de GL et sur son évolution, il me semble important de dire quelques mots de la vie de Lukács, qui *a été* intimement nouée à l’histoire concrète du XXe siècle et qui *s’y est* aussi nouée, une histoire dont il fut solidairement un témoin et un protagoniste.

György (Georg) Lukács est donc né le 13 avril 1885 à Budapest où il décèdera un peu plus de 86 années plus tard, le 4 juin 1971.

Sans rentrer dans le détail et les distinctions, il fut témoin et surtout protagoniste des événements du XXe siècle : la PGM, les RR et en particulier la RB, la RC de Hongrie, le fascisme en Europe, le nazisme en Allemagne, la SGM, et aussi le « stalinisme ».

Parmi tous ces événements, la RB – qui fut assurément, et à sa manière, une surprise, un hasard – c’est-à-dire une démonstration pratique du caractère non nécessitariste ou a-téléologique/non-métaphysique de la pensée de Marx (mais pas du marxisme de la IIe Internationale) et de son inventivité historique (cf. Garo, 2012) – bien résumé par Gramsci dans son article de *Il Grido del popolo* en janvier 1918 d’une « Révolution contre Le Capital ». Si je mets cet événement en exergue pour GL c’est parce que cet événement a signifié pour lui, l’émergence d’une tierce solution à la PGM, autre que l’alternative de la victoire de la Triple entente ou bien celle de la Triple alliance : « *la révolution de 1917 a été un événement si important : on voyait d’un seul coup surgir à l’horizon l’annonce qu’il pouvait en aller autrement.* » (Lukács, 1986, p. 58)

Précisément, et puisque l’objet du colloque est le hasard dans l’histoire, il vaut la peine de remarquer que ce dernier a tenu une grande place dans l’itinéraire, théorique et politique, de Lukács, au moins depuis son adhésion au PCH fin 1918 à 1930 environ.

Je commencerai par qq chose de plutôt anecdotique mais d’assez amusant, qui relève vraiment de la contingence historique. GL a quitté Heidelberg où il séjournait régulièrement depuis 1912, pour Budapest le jour même (en réalité le lendemain puisque l’insurrection a débuté ds la nuit) ou débuta la RB et, pour la petite histoire, le même jour où Weber prononça à Munich sa fameuse conférence sur la profession-vocation de savant.

Plus sûrement, c’est par hasard, c’est-à-dire de manière non préméditée, qu’il est devenu membre des instances dirigeantes du PCH au printemps 1919, après que l’ensemble des membres de la direction du jeune PCH (créé en novembre 1918) furent arrêtés.

Et c’est toujours par hasard et qu’il fut ensuite « embarqué » dans la RC de Hongrie à Budapest comme commissaire à l’éducation et à la culture, et comme commissaire sur le front Est.

C'est encore par hasard que, dix ans plus tard, en 1929, après la brutale disparition de Jenö Landler, dirigeant de la fraction éponyme au sein du PCH de laquelle Lukács était proche, et qui était opposée à celle menée par B. Kun, qui avait les faveurs du Komintern – et en précisant que HCC avait été condamné comme révisionniste par les mêmes BK et le K –, Lukács fut chargé de rédiger les *Thèses sur la situation politique et économique en Hongrie et sur les tâches du Parti des communistes hongrois* (Thèses Blum) en 1930, qui défendaient une politique de FP, c'ad d'alliance avec la SD et certains libéraux pr instaurer une RBourg. et travailler à une RProletarienne). Elles lui valurent tant de déboires par la suite du PCH comme du K (autocritique, exclusion des instances dirigeantes du PCH, la décision de Lukács de se retirer de toute vie politique, devoir d'émigration à Moscou)

Arrivé à Moscou au début de l'année 1930, c'est par hasard qu'il fut sollicité pour participer au déchiffrement des textes inédits de Marx (Manuscrits parisiens et IA) à l'IME de Moscou dirigé par Riazanov qui, la première fois que GL s'était présenté à lui, lui avait lancé : « Ah ! Sie sind Kominterniet ! » (GL, 1986, p. 121).

Le hasard est moins avéré pour ce qui concerne sa participation au gouvernement d'I. Nagy à l'automne 1956, ce qui lui valut quand même d'être banni en Roumanie pendant 6 moi, avant d'être autorisé à revenir à Budapest en avril 1957, mais tjs sous surveillance. De même pour sa condamnation de l'invasion des forces du PdeV en Tchécoslovaquie en 1968 et la rédaction d'un texte, demeuré inachevé, de critique du stalinisme *Socialisme et démocratisation*, rédigé en plein « Printemps de Prague », de mars à novembre 1968, immédiatement après avoir achevé la rédaction manuscrite de *l'Ontologie de l'être social*, un texte qu'il a fait circuler en Hongrie, selon un périmètre que j'ignore mais au moins au sein des instances du parti hongrois « refondé » après les événements de 1956, parti qu'il l'avait donc à nouveau accueilli comme membre en 1967.

En dépit de ces « hasards » notamment mais pas seulement d'ordre politique, Lukács estimait à la fin de sa vie que, selon la phrase que rapporte I. Eörsi (1986, p 17) : « *ma vie forme une suite logique. Je crois qu'il n'y a rien d'inorganique dans mon évolution* ». À une question qui lui demande si on peut dire que son livre sur le jeune Hegel est la suite des Thèses Blum, GL réponds aussitôt et prestement : « *chez moi, tout est la suite de quelque chose* » ajoutant aussitôt « *Je crois qu'il n'y a rien d'inorganique dans mon évolution* ».

Si je mentionne ce propos c'est que cette « revendication » de continuité dénote quelque chose de l'élaboration théorique de Lukács, que cette assertion n'est peut-être pas réductible à une simple illusion rétrospective, de réorganiser le passé à l'aune du présent (et qui semble décalée par rapport à une vie qui l'a vu changer de position sociale.)

Cette « nécessité » qu'il invoque dans l'enchaînement de sa pensée fait selon moi écho à qqch de + profond, sa conception de l'histoire et de son déroulement.

Comme je l'ai dit un plus tôt, l'histoire est tout à la fois une question prégnante dans sa réflexion et une réalité diffuse dans son œuvre, à la fois un outil de la connaissance et une réalité ontologique.

Préciser ces deux points

L'histoire comme outil de connaissance et comme réalité ontologique

En particulier dans ses travaux d'esthétique, l'histoire fonctionne essentiellement comme un outil, une composante méthodologique essentielle de la connaissance et du savoir, au sens où elle permet de mettre en perspective et de (se) situer : *Entwicklungsgeschichte des modernen Dramas* (1909), *Skizze einer Geschichte der neueren deutschen Literatur* (1953) – version allemande d'un recueil de textes qui a d'abord été publié en traduction française sous le titre de *Brève histoire de la littérature allemande* (1949) –, *Beiträge zur Geschichte der Ästhetik* (1954).

Cet usage possible de l'histoire n'écarte pas sa dimension d'objet d'investigation et de réalité ontologique. Au contraire.

De ce point de vue, l'histoire est à la fois objet et outil dans trois séquences de l'œuvre de Lukács :

1/ *Die Theorie des Romans. Ein geschichtsphilosophischer Versuch über die Formen der großen Epik* (1920) et dans *Geschichte und Klassenbewusstsein* (1923) qui en est un prolongement inédit – mais en notant que la question de l'histoire n'est pas thématisée pour elle-même mais se trouve à l'arrière-plan ontologique de sa réflexion.

2/ Dans une série de textes rédigés de 1933 à 1953, période qui forme une séquence historique tout à fait singulière dans la réflexion et la pensée de Lukács.

3/ Dans les derniers travaux de GL, *L'Ontologie de l'être social*, à partir du début des années 1960, 1964 pour être précis.

Sans faire de différence absolue entre deux ou même plusieurs Lukács, il convient néanmoins de faire une distinction entre le Lukács marxiste (et léniniste), c'est-à-dire se revendiquant pleinement des idées de Marx développées par Lénine comme il le dira souvent, et le Lukács non marxiste, qui avait déjà lu Marx et était partiellement influencé par sa pensée, essentiellement sur la partie sociologique (GL, *Mon chemin vers Marx*)

I/ Pour le Lukács non encore marxiste (et léniniste), il me semble que, spécialement dans la TR, on a à faire avec une conception plutôt « idéaliste » et figurative de l'histoire. La TR présente une métaphysique historiciste des formes de la littérature dont la forme « Roman » est un achèvement mais un achèvement ouvert, une forme « plastique » : le roman est « quelque chose en devenir, comme un processus », raison pour laquelle il est un genre qui se définit par sa plasticité et qui possède « jusqu'à la confusion, une caricature »¹. Surtout, la place et la fonction du héros ont changé il n'est plus tant agi par l'histoire que l'agent de l'histoire, celui qui la fait. C'est sur le héros que repose désormais le sens du monde.

Cette transformation de la figure du héros, trouve un prolongement inédit dans HCC, où le héros se transfigure dans le prolétariat, est devenu le véritable héros moderne, et même un « héraut », au

1. TR, 67. Dans un essai suggestif C. Malabou (2005, p. 25-26, n. 1), rappelle que, « selon son étymologie – du grec *plassein*, modeler – le mot “plasticité” a deux sens fondamentaux. Il désigne à la fois la capacité à *recevoir la forme* (l'argile, la terre glaise par exemple sont dites “plastiques”) et la capacité à *donner la forme* (comme dans les arts ou la chirurgie plastiques). Mais il se caractérise aussi par sa puissance d'anéantissement de la forme. N'oublions pas que le “plastic”, d'où viennent “plastiquage”, “plastiquer”, est une substance explosive ».

sens d'une personne qui a pour charge d'annoncer la venue de qqn ou qqch, un héros considérablement élargi à l'humanité dont il devient le rédempteur laïque ou séculier. Cette transfiguration est supportée et matérialisée par l'histoire concrète et la vague révolutionnaire qui suit la RB. Dimension messianique du prolétariat dont la révolution totale, sociale, économique, politique, culturelle dont il est le vecteur et l'agent, va faire véritablement débiter l'histoire de l'humanité.

De ce point de vue, il semble bien que Lukács s'inscrive dans la perspective kantienne d'une IHU qu'il radicalise, à savoir la perspective d'un progrès objectif au sens neutre du terme, d'une progression objective de la réalité, d'un changement qualitatif: « *Demeure toujours étrange ici le fait que les générations antérieures ne semblent poursuivre leur pénible labeur qu'au profit des générations ultérieures, afin précisément de leur préparer un échelon à partir duquel elles pourraient élever plus haut l'édifice que la nature a en vue, alors que seules les générations les plus tardives doivent avoir la chance d'habiter l'édifice auquel a travaillé une longue lignée de devanciers* » (Kant, IUH, 3^e proposition). On retrouve d'ailleurs cette idée dans la maxime d'une « finalité sans fin » dont le « vieux » Lukács dans son *Ontologie de l'être social* saluera à plusieurs reprises la « génialité ».

II/ Pour le Lukács marxiste (et léniniste), celui d'après le messianisme d'HCC sa conception de l'histoire repose sur la CMH forgée par Marx et Engels et que l'on peut résumer en deux grandes idées :

- a) Ce sont les hommes font l'histoire : « les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans des circonstances choisies par eux, mais dans des circonstances se trouvant immédiatement là, immédiatement données, et transmises. La tradition de toutes les générations mortes pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants. ² » (Marx, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte* ; Marx, 2007, p. 118, trad. mod.)

Dans la SF, Engels écrit : « *l'histoire ne fait rien, elle ne "possède pas de richesse énorme", elle "ne livre pas de combats". C'est au contraire l'homme, l'homme réel et vivant qui fait tout cela, possède tout cela et livre tous ces combats ; ce n'est pas, soyez-en certains, l'"histoire" qui se sert de l'homme comme moyen pour réaliser – comme si elle était une personne à part – ses fins à elle ; elle n'est que l'activité de l'homme qui poursuit ses fins à lui.* » (Marx & Engels, 1972, p. 116 ; souligné par E.)

- b) C'est la production de la vie matérielle qui la conditionne ontologique de toute histoire possible : « Le mode de production de la vie matérielle [*materiell*] conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes [*Menschen*] qui déterminent leur être mais inversement leur être social qui détermine leur conscience. » (Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, « Introduction » [1859] ; Marx 2014, p. 63) M&E disent la même chose dans l'IA.

Dans l'IA, ME et W, l'avaient déjà dit : « il nous faut commencer par constater la première présupposition de toute existence humaine, donc de toute histoire, c'est-à-dire la présupposition selon laquelle il faut que les hommes soient en mesure de pouvoir "faire l'histoire". Font partie de la vie surtout le fait de boire et de manger, le logement, les vêtements

2. *Die Menschen machen ihre eigene Geschichte, aber sie machen sie nicht aus freien Stücken, nicht unter selbstgewählten, sondern unter unmittelbar vorgefundenen, gegebenen und überlieferten Umständen. Die Tradition aller toten Geschlechter lastet wie ein Alp auf dem Gehirne der Lebenden.*

et quelques autres choses encore. » Il s'ensuit que « le premier acte historique est donc l'engendrement des moyens de satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même, et c'est là un acte historique, une condition fondamentale de toute histoire qui doit nécessairement être remplie aussi bien aujourd'hui qu'il y a des millénaires, chaque jour et chaque heure, afin simplement de maintenir les hommes en vie. » (Marx, Engels et Weydemeyer, 2014, p. 61)

Cette CM de l'H. selon L. va être articulée d'une manière originale par GL dans le cadre d'une séquence historique tout à fait originale qui débute en 1933 avec l'accession de Hitler au pouvoir en Allemagne et qui s'achève, en 1953, l'année de la disparition de Staline, où Lukács. Je voudrais brièvement préciser cette séquence et son bornage temporel.

1933, accession de Hitler au pouvoir, GL quitte Berlin pr Moscou et rédige en quelques semaines un texte intitulé *Wie ist die faschistische Philosophie in Deutschland entstanden ?* Ce texte inédit, publié posthume en 1982, est un texte matrice d'une grande série d'autres textes dont la DR, publiée en 1954, et achevée entre novembre 1952 (préface) et janvier 1953 (postface), càd un peu avant la mort de Staline (début mars 1953), sera l'expression terminale. Si l'arrivée d'Hitler est la cause du texte de 1933, ce serait beaucoup s'avancer que faire de l'achèvement de la DR l'une des causes de la mort de Staline. Cette conjonction historique est purement fortuite, absolument contingente.

Sans pouvoir dans le détail bio-bibliographique de cette longue séquence, qui sera l'une des plus productives de Lukács, et durant laquelle il rédigera l'essentiel des textes qu'il publiera après la guerre – parmi lesquels il nous faut signaler, *Das historische Roman* (1937), *Der junge Hegel* (1938/1948), *Balzac und die französische Realismus* (1935/1951), *Goethe et son époque* (1939/1947) – je signalerai deux textes rédigés au mitan de cette période : son intervention aux premières RIG en 1946 – l'un de ses premiers textes traduits en français (1947) – et son intervention à Milan en 1947 qu'il semble avoir traduite et qui a été publiée en français dans la revue *Studi filosofici : problemi di vita contemporanea* – dirigée par A. Banfi – (1948).

Dans son intervention aux RIG, la conception de l'histoire qui s'y manifeste est la suivante :

- a) il n'y a pas de hasard en histoire : « le fascisme n'est pas une irruption brusque de la barbarie dans la civilisation européenne » (GL, 1947, p. 165) ;
- b) la crise nouée par le fascisme est un ensemble de 4 complexes : crise de l'idée de démocratie, crise de l'idée de Progrès (*Fortschritt*), crise de la croyance en la Raison (*Vernunft*), crise de l'humanisme. Et ces 4 complexes de crise sont issus de la RF
- c) le fascisme est donc une réaction à la RB qui est la poursuite de la RF, notamment en son moment jacobin de 1793 ;
- d) affirmation de 3 grandes étapes de l'égalité humaine avec la proclamation : de l'égalité des âmes humaines devant Dieu (christianisme) ; de l'homme abstrait devant la loi (RF) ; le socialisme réalisera l'égalité des hommes concrets dans la vie réelle.

D'une certaine manière le processus de l'histoire chez Lukács, est un processus de sécularisation et de concrétisation, de *réalisation* de l'humanité, au sens fort de la rendre effectivement réel, ou bien, dans les termes de l'OES de passer de la généricité en-soi à la généricité pour-soi, de faire sortir l'humanité de sa mutité zoologique.

Dans GL, 1948 :

- a) (p. 16-17) dvpt ininterrompu des sciences et ascendant des sciences exactes de la nature en même temps que la décadence de bourgeoisie repose sur une nécessité économique ; durant l'âge d'or, généralisation philosophique des résultats des SN ; en période de décadence, c'est l'inverse —> (voir DR, I, 92-94 et 98 ; IR, p. 8)
- b) (p. 24) les hs font leur propre histoire mais sur la base... [Marx, 18 Brumaire]

C'est dans la DR que Lukács formulera de manière synthétique une conception de l'histoire soumise à une nécessité économique qui se traduit dans la philosophie (à reprendre)

L'histoire est à la fois comme outil et comme objet l'histoire

III/ Sur la base de cette CMH, résumée par Marx, « *Ce n'est pas la conscience des hommes qui déterminent leur être mais inversement leur être social qui détermine leur conscience* » Lukács va revenir sur la question de l'histoire et de l'historicité dans son OES et notamment dans le chapitre sur Marx et dans celui consacré au travail.

FOPAH (1969)

Ontologie (1984, p. 614 sqq. et 1986a, p. ##)

Prolegomena (1984)

Gelebtes Denken (1986b)

Conclusion finale

S'il y a « plusieurs » Lukács, que ce soit sous la forme « simple » du doublet, un jeune et un vieux, ou plus complexe du, un essayiste, un marxiste flamboyant et hétérodoxe et un marxiste stalinien, et puis un marxiste résigné, Lukács a été « soi-même comme un autre », il a été la coalescence de toutes ses facettes. Sur le stalinisme, redire l'épigramme de Labica.

et en second lieu parce que la pensée de Lukács a aussi une histoire, interne si l'on veut, que Lukács n'a pas toujours été le jeune et brillant essayiste de l'AF ou de la TR, ni le marxiste magnifique et messianique de la Révolution ce faisant dans HCC, ni le « sublime », « forcément sublime » stalinien – « l'une de ses meilleures têtes » écrira A. De Waelhens à l'occasion d'un compte-rendu de son ouvrage *Existentialisme ou marxisme ?* pour la Revue philosophique de Louvain en 1948. Lukács fut, pour paraphraser Ricœur, lui-même comme un autre.

Précisons ces points :

- 1) Le terme d'histoire, *Geschichte* en allemand, n'apparaît en effet essentiellement que dans ses travaux consacrés aux questions d'esthétique, et en particulier les ouvrages suivants : *Entwicklungsgeschichte des modernen Dramas* (1909) [Histoire du développement (ou évolution) du drame moderne], *Die Theorie des Romans. Ein geschichtsphilosophischer Versuch über die Formen der großen Epik* (1920), *Skizze einer Geschichte der neueren deutschen Literatur* (1953) [Esquisse d'une histoire de la littérature allemande moderne] – qui est en fait la version allemande a posteriori d'un recueil de textes d'abord publié en traduction française sous le titre de *Brève histoire de la littérature allemande* (1949), *Beiträge zur Geschichte der Ästhetik* (1954). Et parmi ses travaux relevant plus étroitement du champ philosophique, la seule occurrence est celle de *Geschichte und Klassenbewußtsein* (1923) [Histoire et conscience de classe], ouvrage dans lequel la question de l'histoire n'est cependant pas traitée pour elle-même.
- 2) Lukács est une i

En réalité, il faut nuancer et compliquer les choses, qui ont trait

Ce disant, j'ai déjà commencé à formuler un premier problème quant à la question posée par ce colloque. Si la question de l'histoire est prégnante dans la réflexion, la pensée et l'œuvre de Lukács, elle n'est cependant pas thématifiée comme telle, ou plutôt, elle ne le deviendra de manière plus effective ou plus nette, qu'à la fin de sa vie dans ses dernières œuvres et en particulier dans l'*Ontologie de l'être social*, par le truchement de la question de la liberté et de sa genèse, ce qui nous rapproche déjà un peu de la question du hasard.

Auparavant, il me semble important de présenter un peu Lukács. En premier lieu parce qu'il s'agit d'un penseur mé- ou mal-connu, c'est-à-dire un penseur que l'on croit connaître finalement, et qui n'est pas tant un illustre inconnu, qu'un penseur à la notoriété restrictive ou restreinte à quelques ouvrages fameux, à son avantage supposé comme l'AF, la TR, HCC, mais aussi à son détriment, durement parfois, comme la DR (voir Adorno dans *Noten zu Literatur*) – et dont la retraduction

récente n'est pas sans poser problème (incomplète et réorganisée thématiquement) et en second lieu parce que la pensée de Lukács a aussi une histoire, interne si l'on veut, que Lukács n'a pas toujours été le jeune et brillant essayiste de l'AF ou de la TR, ni le marxiste magnifique et messianique de la Révolution ce faisant dans HCC, ni le « sublime », « forcément sublime » stalinien – « l'une de ses meilleures têtes » écrira A. De Waele à l'occasion d'un compte-rendu de son ouvrage *Existentialisme ou marxisme ?* pour la Revue philosophique de Louvain en 1948. Lukács fut, pour paraphraser Ricœur, lui-même comme un autre.

György (Georg) Lukács est né le 13 avril 1885 à Budapest ville dans laquelle il décèdera le 4 juin 1971, à l'âge vénérable de 86 ans. Il fut tout à la fois un témoin et un protagoniste des grands événements qui ont émaillé le 20^e siècle (PGM, la RR, le fascisme en Europe, le nazisme en Allemagne, la SGM, et aussi le « stalinisme »). De tous ces, événements, la RR fut assurément, et à sa manière, le plus « hasarder », et invoqué par Gramsci, notamment, comme une démonstration pratique du caractère non nécessariste ou a-téléologique/non- métaphysique de la pensée de Marx (AG : « Révolution contre Le Capital ») et de son inventivité historique (cf. Garo, 2012)

Précisément, et puisqu'on parle de hasard, il vaut la peine de remarquer que ce dernier a tenu une grande place dans l'itinéraire, théorique et politique de Lukács, quand bien même il put affirmer, lors des entretiens de la fin de sa vie, qu'« il n'y a rien d'inorganique dans son évolution que tout est la suite de quelque chose chez lui. »

Le hasard de son départ de Heidelberg pour Budapest en novembre 1917 ?

Ainsi est-ce par hasard, de manière non préméditée, qu'il est devenu membre des instances dirigeantes du PCH en 1919 et qu'il fut embarqué dans la RC de Hongrie comme commissaire à l'éducation et à la culture à Budapest, et sur le front Est.

C'est encore par hasard que, après la brutale disparition de Jenő Landler, dirigeant de la fraction opposée à celle menée par B. Kun, qui avait les faveurs du Komintern, et en sachant que HCC avait été condamné comme révisionniste par le même K, Lukács fut chargé de rédiger les Thèses d'orientation du PCH en 1930, dont la teneur, une politique d'alliance et de FP avec la SD et les libéraux, lui valurent d'être exclu des instances dirigeantes du PCH, et qui, par un étonnant esprit de suite, de revanche en fait, de la part de ses adversaires politiques, constitua un motif récurrent de ses « bannissements » (l'« affaire Lukács », ou l'« affaire Rudas » comme il préférerait la nommer, à la fin des années 1940) que l'on peut résumer en disant que son tort fut de n'avoir pas suffisamment acclamer la littérature soviétique, et d'avoir au contraire valorisé le réalisme critique mais bourgeois d'un Th. Mann par exemple (Cf. Revai, 1950)

C'est toujours par hasard qu'il eut l'occasion de participer au déchiffrement des textes inédits de Marx (Manuscrits parisiens et IA) en 1930 à l'IME de Moscou où il avait été « kominterné » selon le mot de D. Riazanov que Lukács rapporte dans ses souvenirs.

Le hasard est moins avéré pour ce qui concerne sa participation au gouvernement d'I. Nagy à l'automne 1956, ce qui lui valut quand même d'être banni en Roumanie pendant après l'invasion des chars du PdV à l'automne 1956 et avant d'être autorisé à revenir à Budapest en avril 1957.

Je dirai la même chose de sa condamnation de l'invasion des forces du PdeV en Tchécoslovaquie en 1968 et de la rédaction d'un texte inachevé de critique du stalinisme Socialisme et démocratisation, rédigé en plein « Printemps de Prague », de mars à novembre 1968, immédiatement après qu'il eut achevé la rédaction manuscrite de l'Ontologie, un texte qui a circulé en Hongrie, selon un périmètre que j'ignore mais au moins au sein des instances du parti hongrois « refondé » après les événements de 1956, parti qu'il l'avait donc à nouveau accueilli comme membre en 1967

En dépit de ces « hasards », Lukács a cependant toujours maintenu qu'il n'y avait rien d'inorganique dans son cheminement et dans son évolution, que chez lui « tout est la suite logique de quelque chose ». Cette « revendication » est toutefois intéressante en ce qu'elle dénote quelque chose de l'élaboration théorique de Lukács qui n'est peut-être pas réductible à l'illusion rétrospective, à savoir quelque chose comme une « nécessité » dans l'enchaînement de sa pensée puisque, nous l'avons dit, le thème de l'histoire occupe en effet une place réelle dans sa pensée et son œuvre même si, de manière peut-être étonnante et paradoxale, il ne l'a pas beaucoup thématiqué pour elle-même.

Si donc le thème de l'histoire est présent chez Lukács, c'est évidemment en raison de son adhésion au mouvement communiste, et surtout partant au marxisme, auxquels (à chacun des deux) il est resté fidèle pendant plus d'un demi-siècle, soit un peu plus des deux tiers de sa vie, et à la construction desquels il a également beaucoup œuvré. Et son adhésion au marxisme qui a été mûrie – Lukács à 33 ans quand il décide d'adhérer un jour de décembre 1918 au tout jeune Parti des communistes de Hongrie, SHIC consiste, de manière fondamentale, dans son adhésion à la conception matérialiste de l'histoire, c'est-à-dire, deux choses :

1/ « les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans des circonstances choisies par eux, mais dans des circonstances se trouvant immédiatement là, immédiatement données, et transmises. ³ » (Marx, Le 18 brumaire de Louis Bonaparte ; Marx, 2007, p. 118, trad. mod.)

2/ « Le mode de production de la vie matérielle [materiell] conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes [Menschen] qui déterminent leur être mais inversement leur être social qui détermine leur conscience. » (Marx, Contribution à la critique de l'économie politique, « Introduction » [1859] ; Marx 2014, p. 63)

(voir Mon chemin vers Marx).

Cela étant et comme nous l'avons déjà signalé, la question de l'histoire, au sens d'un problème philosophique considéré pour lui-même n'est guère présente dans la pensée de Lukács, a fortiori la question du hasard. Car la question de l'histoire est au fond présente dans toute son œuvre, qu'il défend une certaine conception de l'histoire qui va évoluer et qui va faire place à une forme de hasard dans l'OES, notamment dans le chapitre sur le travail lorsqu'il va évoquer la question de la liberté. Je voudrais donc traiter de la question du hasard dans l'histoire chez Lukács en envisageant plusieurs de

3. Die Menschen machen ihre eigene Geschichte, aber sie machen sie nicht aus freien Stücken, nicht unter selbstgewählten, sondern unter unmittelbar vorgefundenen, gegebenen und überlieferten Umständen. Die Tradition aller toten Geschlechter lastet wie ein Alp auf dem Gehirne der Lebenden. . [La tradition de toutes les générations mortes pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants].

ses scansion que, par commodité, je relierai à des ouvrages qui fonctionnent alors à la fois comme des points de repère, des moments historiques et des condensations : TR, HCC, DR, OES

Il demeure cependant et même une conception philosophique/métaphysique dont la première expression est délivrée dans la TR et se poursuivra dans HCC avec le prolétariat comme une incarnation possible du héros et de l'épopée moderne.

1/ HCC : un messianisme éthique/ condensation au carré qui ramasse à la fois l'élaboration de la TR en tant qu'il est un essai historico-philosophique et qui se projette dans l'avenir d'une humanité émancipée qui va accéder à la véritable histoire

Et comme nous le savons la pensée de Marx et les élaborations théoriques qui se sont réclamés d'elle autant que de lui, « cet immaîtrisable polypier » notait Labica (1987), ces « mille marxismes » comme l'a écrit A. Tosel, sont, tout autant l'une que les autres, étroitement noués à la question de l'histoire.

Marx n'est pas exempt d'une forme de téléologisme (Labica, 1999)

Question du monde apud Tosel, 2008

La pensée de Marx n'est pas une PH. Il en va différemment du marxisme, dont nous ne dirons pas qu'il constitue l'ensemble des contre-sens sur Marx (qui l'avantage de la formule sonnante de manière très marxienne du reste, mais l'inconvénient, et il est plus lourd, de la paresse et de la convention, mettant dans le même sac, des choses très différentes, les homogénéisant de manière forcée). On dira, avec E. Hobsbawm (dans Marx et l'histoire), que cette conception est un marxisme vulgaire au sens de grossier et de trivial et qui n'a que peu à voir avec un marxisme authentique, ou pour le dire d'un mot qui suscite toujours quelque méfiance, un marxisme « vrai » (selon une signification naturellement différente du « socialisme » qui se prétendit tel au milieu du XIX^e siècle et contre lequel Marx, Engels et Weydemeyer polémiquèrent dans L'Idéologie allemande).

Le problème est que Lukács est souvent associé à un marxisme vulgaire sous l'espèce de sa variante stalinienne – « l'une de ses meilleures têtes » écrira de lui A. De Waehlens dans un compte-rendu d'Existentialisme ou marxisme ? pour la Revue philosophique de Louvain en 1948 –, et non moins souvent accusé de souscrire à cette métaphysique matérialiste et dogmatique, soudant l'histoire et la nature que fut le Dia-Mat de stalinienne mémoire. Cela dit, il faut bien convenir que Lukács lui-même a pu sembler lui donner quelques gages, peut-être à son corps défendant. Un ouvrage en particulier cristallise cet opprobre, La Destruction de la raison dans lequel Lukács se livre, selon la juste expression de N. Tertulian, à une « démonologie de la pensée allemande » et verse dans une sorte de philosophie de l'histoire mais un mauvais marxisme, expliquant finalement que le nazisme est le fruit tardif, et plus qu'amer, de l'échec de la révolution de 1848 en Allemagne de la « grande peur » de la bourgeoisie

allemande et de sa sottise préférence pour les Junker, trahissant ses idéaux démocratiques, suscités par la Révolution française, pour...

Parler un peu de la DR et de Zur Kritik der faschistischen Ideologie

Ce que dit Eörsi dans sa préface à *Gelebtes Denken* sur l'attitude de Lukács par rapport à l'histoire.

Post-scriptum à *Mon chemin vers Marx* (1957), in fine la phrase de Zola

Socialisme et démocratisation (1989) où il défend l'idée que « le pire socialisme est préférable au meilleur capitalisme »

Cependant, dans l'*Ontologie*, Lukács insiste pour récuser l'idée de nécessité historique et défendre l'idée d'alternative mais pas sur le mode existentialiste de la décision.

Au fond, c'est la question de la dialectique qui est posée. Voir Tosel, 2014 dans *Dialectique et histoire*.

Je serais surpris peut-être en disant qu'il n'y a pas, selon moi, de philosophie de l'histoire chez Lukács, mais plutôt, une politique de l'histoire. Quand je dis qu'il n'y a pas de philosophie de l'histoire, je veux dire pas de philosophie de l'histoire au sens hégélien d'une réalisation d'une Idée préalablement existante qui se réaliserait concrètement dans le réel, une sorte de « je pense donc tu suis », au sens donc où l'histoire serait une obstétrique métaphysique des désirs humains. Pas de philosophie de l'histoire mais une politique donc, au sens où, marxiste convaincu, Lukács fait sien l'idée de Marx développée dans *Le Dix-huit Brumaire* notamment, selon laquelle ce sont les hommes qui font l'histoire mais dans des conditions qu'ils n'ont pas choisies, dont il hérite et que, naturellement, ils transforment pour parvenir à leurs fins. De ce point de vue, la question du hasard dans la pensée de l'histoire chez Lukács est une question problématique et assez redoutable, car il s'agit de rechercher une notion qui échappe à son concept...

Vincent Charbonnier est enseignant-formateur à l'université de Nantes-École supérieure du professorat et de l'Éducation et finit une thèse de doctorat consacrée à l'Ontologie de l'être social de Lukács à l'université Toulouse 2-Jean-Jaurès (soutenance mai 2019). Publications récentes « La civilité d'André Tosel ». In *La Raison au service de la pratique* (Kimé, 2019, sous presse) ; « Lukács et le roman : remembrement et perspectives », *Revue internationale de philosophie* (2019, sous presse) ; « La notion de projet ». In A. Barthes, J.-M. Lange, N. Tutiaux-Guillon (dir.), *Dictionnaire des « éducations à »* (L'Harmattan, 2017) ; « De la rupture à la crise : Lukács et la Révolution d'Octobre 1917 », *La Pensée*, 2017, n° 390 ; « La réification chez Lukács ». In A. Cukier & al. (dir.), *La réification : histoire et actualité d'un concept critique* (La Dispute, 2014), « Sartre et Lukács : des marxismes contradictoires ? ». In E. Barot (dir.), *Sartre et le marxisme* (La Dispute, 2011), « L'acuité du marxisme », préface à A. Tosel, *Le marxisme du XX^e siècle* (Syllepse, 2009), « Une pensée pour l'avenir : à propos de Lev Vygotski ». *ContreTemps*, 2006, n° 17, p. 126-132. Il a également co-dirigé avec E. Kouvelakis, l'ouvrage collectif *Sartre, Lukács, Althusser : des marxistes en philosophie* dir. (PUF, 2005)

Il est assez courant, et même (très) convenu, au sens péjoratif du terme, de considérer le marxisme comme « une philosophie de l'histoire », c'est-à-dire, comme un processus organique, comme une théodicée avec un sens de l'histoire voir K. Löwith, 2002.

Du point de vue de Lukács, la question du hasard dans l'histoire est une question redoutable pour plusieurs raisons.

Parce qu'elle interroge à la fois l'homme et sa pensée, dont l'évolution, de l'un comme de l'autre, ne laissent toujours pas de surprendre.

Parce que Lukács a été un témoin et un protagoniste des grands bouleversements du XX^e siècle en Europe (

et en particulier la Première Guerre Mondiale, la révolution bolchevique en Russie, le stalinisme, le fascisme et le nazisme, la seconde guerre mondiale, l'insurrection de Budapest y ajoute le fait, quand bien même il a pu déclarer, à la fin de sa vie, qu'il n'y a rien d'inorganique dans son évolution.

Dire un mot rapide de la biographie de Lukács : jeune homme brillant de la grande bourgeoisie hongroise, commence une carrière d'essayiste que la première guerre radicalise et qui finit par s'engager dans le mouvement communiste en décembre 1918 et d'être ensuite « embarqué » par l'histoire et son mouvement

et continuent d'être appréciées selon le schéma, notamment popularisé par L. Goldmann en France, d'une césure entre un Lukács jeune et un Lukács adulte et qui sont toujours encore appréciés au présent n'effaçant pas cette dichotomie